Bobillot, Jules
Jacques Fayan

JACQUES FAYAN

DRAME EN UN ACTE

Représenté pour la première *fois* à Paris, au Théâtre des Fantaisies Parisiennes, le 28 novembre 1888.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Pièces en UN ACTE, *faciles à jouer et nécessitant peu d'accessoires.*

	Hom.	Fem.	Prix.
Agence matrimoniale, comédie par Desbeaux (Menus-Plaisirs). — Décor : un salon bourgeois	3	1	1 »
A perpétuité, comédie, par G. Petit (Cluny). — Un salon	3	1	1 »
L'automate, folie-vaudeville, par E. Durafour (Pépinière). — Salle à manger	4	1	1 »
Bamboula, vaudeville, par E. Durafour (Pépinière). — Salle à manger.	2	1	1 »
Bisque pour deux ! comédie par Marc Sonal. — Cabinet de restaurant (Théâtre Vivienne)	1	1	1 »
Bobinette, vaudeville, par Saint-Agnan Choler (Palais-Royal). — Place de village	3	3	1 50
Les Brigands par amour, vaudeville, par G. Marot (Déjazet). — Un salon.	4	2	1 »
Ce bon Cyprien, vaudeville, par Marc Sonal (Théâtre Vivienne). — Un salon	2	1	1 »
C'est le professeur, comédie, par G. Maquis et A. Bertinot (Concert Parisien). — Un salon	4	2	1 »
Charlotte et Nicaise, vaudeville par G. Marot (Château-d'Eau). — Un salon	1	1	1 »
Le Client de Campagnac, comédie, par G. Petit (Renaissance). — Un cabinet de travail	4	2	1 »
La Famille Singer, *acrobates de l'Aquarium de Londres*, vaudeville-pantomime, par Paul Meyan et Alex. Guyon (Eldorado). — Une chambre d'hôtel (figuration *ad libitum*)	4	1	1 »
Fifine et Nonore, vaudeville, par E. Durafour (Pépinière). — Salle à manger	4	1	1 »
Je vais retrouver ma femme, vaudeville, par E. Durafour (Pépinière). — Chambre à coucher	2	2	1 »
Kerkakoff, pièce, par MM. A. Lénéka et E. Matrat (Salle Ehrard). — Un salon	2	2	1 »
Ki-ki-ri-ki, japoniaiserie mêlée de chant par J. Sermet et L. Bataille (La Scala). — Figuration et accessoires. — Un jardin japonais	8	10	1 »
Mam'zelle Clochette, vaudeville par Monréal et Blondeau (Folies-Dramatiques). — Une chambre	3	1	1 »
La médaille, fantaisie moyen âge, par Paul Julien (Eldorado). — Un salon ouvert sur un parc	2	7	1 »
Une Nuit de noces, folie-vaudeville, par H. Monréal et P. Meyan (La Scala). — Une chambre à coucher d'hôtel	6	2	1 »
La Nuit des noces de la fille Angot, vaudeville, par Monréal et Blondeau (Eldorado). — Chambre de perruquier	2	1	1 »
On est bien forcé d'être honnête, vaudeville, par E. Durafour (Pépinière). — Salle à manger	2	2	1 »
Où l'amour va-t-il se nicher ! vaudeville, par E. Durafour (Pépinière). — Salle à manger	1	2	1 »
Le petit Canuchon, vaudeville, par H. Monréal et Grisier (Concert-Parisien). — Salle à manger	4	2	1 50
La petite à Bobinel, vaudeville, par P. de Néha et Marc Sonal (Pépinière). — Un salon	3	2	1 »
Le Premier Rendez-Vous, comédie, par J. de Nouvelle (Renaissance). — Atelier de peintre	4	1	1 50
Un Quiproquo, pochade, par E. Durafour (La Pépinière). — Salle à manger	2	1	1 «
La Saint-Casimir, vaudeville, par Paul Meyan (La Scala). — Un salon.	4	2	1 »
Sauve qui peut, folie-vaudeville, par E. Durafour (Pépinière). — Un salon	3	2	1 »
La Serinette de Jeannot, vaudeville, par Blondeau et Monréal (Eldorado). — Sallon Louis XV	1	3	1 »
Le Tableau, comédie-bouffe, par A. Lénéka et E. Matrat. — Salon-fumoir	2	»	1 »
Les terreurs de Jarnicoton, vaud.-pantomime, par Monréal et Blondeau (Concert-Parisien). — Une chambre avec lit	3	1	1 »
Très fragile, charentonnade en 2 actes par Heremille et Bugue (Folies-Marigny). — Un salon et un jardin	6	10	1 »
Le Vampire de Montlignon, vaudeville, par Emile Durafour (Pépinière). — Intérieur rustique	3	1	1 »
Zizine et Gripardin, vaudeville, par E. Durafour (Pépinière). — Une mansarde	3	1	1 »
Un vieux farceur, vaudeville, par Emile Durafour (la Pépinière). — Salle à manger	2	1	1 »

JULES BOBILLOT ET M. ÉMILE MAX

JACQUES FAYAN

DRAME EN UN ACTE

— NOUVELLE ÉDITION —



PARIS — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155
DEVANT LE THÉATRE-FRANÇAIS

1911

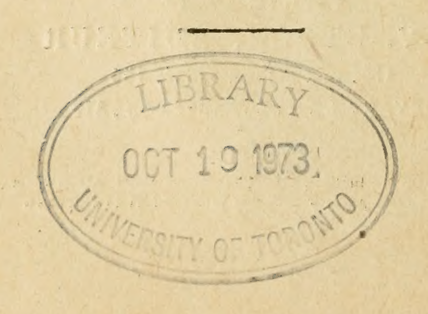
PERSONNAGES

MARTHE FAYAN	Mme Marquet (*de l'Odéon*).
JACQUES FAYAN	MM. Prad (*de l'Odéon*).
LOUIS BRIARD.	Chervet (*de la Renaissance*)

La scène se passe de nos jours.

Pour la mise en scène détaillée, s'adresser à M. Émile Max, secrétaire de la Direction de l'Opéra-Comique, Paris.

Musique de scène de M. Langeli



JACQUES FAYAN

La scène représente une chambre convenable d'ouvrier pauvre. Un certain désordre cependant, la pièce servant à la fois de salle à manger, de chambre à coucher. Un poële en fonte allumé au fond du côté gauche, un buffet en noyer au fond, côté droit. Une porte au fond. A droite, pan coupé, une autre porte donnant dans un cabinet. Deux têtes de porte-manteau au-dessus du buffet un peu à droite sur lesquelles il y a la casquette de Jacques et un châle en laine noire. A gauche, 1er plan : une table avec une chaise de chaque côté ; à droite, 1er plan, une chaise ; de chaque côté de la porte du fond, une chaise. A gauche, pan coupé, une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE

JACQUES, MARTHE.

Jacques est assis à gauche de la table maigrement servie, les coudes sur les genoux, le regard fixe, il semble réfléchir. Marthe, au fond le regarde tristement ; elle lui sert la soupe qui était sur le poële, puis va chercher le vin et deux verres qui sont sur le buffet et les porte sur la table ; aussitôt Jacques se verse un verre de vin et boit, puis elle va chercher le pain, qui est sur le buffet, et l'apporte sur la table.

MARTHE, s'approchant de Jacques et lui mettant le pain devant lui.

Tu ne manges pas Jacques? (Jacques ne bouge pas. Jacques!

Elle lui frappe sur l'épaule.

JACQUES, relevant brusquement la tête.

Hein? Quoi? Qu'est-ce que tu me veux?

MARTHE.

Je te demande pourquoi tu ne manges pas?

JACQUES, se levant et se promenant les deux mains dans les poches de sa cotte.

Probablement parce que j'ai pas faim. Es-tu contente ?

MARTHE, avec reproche.

— Jacques !

JACQUES.

Quoi ?

MARTHE, pleurant.

Rien.

JACQUES.

Voyons ! Qu'est-ce qu'il y a encore, qui ne marche pas. Tu sais j'aime pas qu'on pleure. (A part.) Surtout ce matin, j'ai déjà pas les idées si gaies. (Haut.) Explique-toi un peu. Qu'est-ce que je t'ai fait ? Qu'est-ce que t'as ?

MARTHE.

J'ai que les hommes qui travaillent ont faim, Jacques, quand ils rentrent chez eux, à onze heures, pour déjeuner et que ça n'est pas ton cas, je le vois bien. T'as fait que t'as encore bu ce matin, comme tous les jours depuis trois mois. (Regard de Jacques.) Oh ! je sais, le vin, ça coupe l'appétit. J'ai enfin que tout ça me fait de la peine et que tu n'es pas gentil, voilà tout.

JACQUES, s'emportant.

J'ai bu !... moi... J'ai bu !... Eh bien oui, c'est vrai j'ai bu... Et puis ? c'est que ça me fait plaisir, n'est-ce pas ? Mêle-toi de ce qui te regarde. D'abord c'est bon de boire, ça fait oublier...

MARTHE.

Oublier !... Oublier quoi ?

JACQUES.

Oh! bien !des affaires, dont on n'aime pas à se souvenir. Le vin! Ah! tonnerre! c'est bougrement une belle chose, va! Si nous n'avions pas ça, nous autres, je ne sais pas trop ce que nous deviendrions.

MARTHE, *jetant un coup d'œil autour de la chambre.*

Oui, mais avec ça, je sais ce que nous devenons moi.

JACQUES.

Ah ! Et qu'est-ce que nous devenons?

MARTHE.

Y a pas besoin de regarder longtemps ici pour le voir.

JACQUES

Quoi!

MARTHE.

Il n'y a plus qu'un matelas à notre lit ; et, en fait de robes j'ai ce que j'ai sur le dos.

JACQUES, *abattu.*

C'est vrai : que nous en sommes-là !

MARTHE.

Oh ! plus loin même. La concierge est montée, ce matin me réclamer le terme. Je n'ose plus passer devant le boulanger. Comment nous vivrons demain, j'en sais rien. Toi, tout t'est bien égal ; tu sais... tu sais le moyen d'oublier.

JACQUES, *se passant la main sur le front, et tombant sur la chaise à droite.*

Sacré nom de nom !

MARTHE.

La misère ! Ah ! oui, Jacques, nous y sommes, et en plein, et c'est pas gai, vois-tu. Toi, homme, tu ne sais pas, tu vas, tu sors, tu rentres ; on ne te dit rien, mais tous les ennuis, tous les affronts, c'est moi qui les endure ; et... (Jacques se retourne vers elle.) Oh ! c'est pas pour te faire des reproches, mon Jacques. Mais va, je te jure que je commence à être lasse.

JACQUES, sombre.

Tiens ! t'as raison, je suis un faignant, un lâche, une brute !

MARTHE, vivement à lui.

Oh ! je ne te dis pas ça, et si tu voulais...

JACQUES, se levant.

Si je voulais ! (Passant.) Oui, mais j'ai pas la force de vouloir ! Tiens ! le malheur c'est que nous n'ayons pas un enfant. Je sens que ça m'aurait sauvé.

MARTHE.

Un malheureux de plus ! c'était pas la peine.

JACQUES.

Oh ! que si ! C'était la peine. T'as beau hocher la tête. Je te dis que ça m'aurait fait du bien, et que, s'il était venu, notre petit, nous n'en serions pas... où nous en sommes, après un an de mariage.

MARTHE.

Est-ce que c'est ma faute, dis, Jacques.

JACQUES.

J'étais si content, moi, de te voir mère. Depuis

six mois, je ne pensais qu'à ce marmot qui allait venir, qui serait notre bien, notre chose, notre enfant ; je ne voyais plus que lui. Tu sais si je travaillais à cette époque-là. Un soir je rentre, qu'est-ce que j'apprends ! Que t'étais tombée dans l'escalier et que tu nous l'avais tué, notre petit. (Mouvement de Marthe.) Ah ! tonnerre ! je t'ai rien dit ; mais si tu savais quel coup ça m'a flanqué là ! Je devais être blême quand je suis monté ! Je ne te reproche rien parbleu ! J'ai le droit de rien te reprocher.

MARTHE.

Oui, je sais, depuis ce temps-là, au fond, tu m'en as toujours un peu voulu.

JACQUES, se frottant les yeux, allant à elle.

Moi ! t'en vouloir, Marthe ! Oh ! non ; seulement...

MARTHE.

Seulement ?

JACQUES, la prenant dans ses bras.

Dame, je dis que, quand on porte sur soi toute son espérance, tout son bonheur et celui de son homme, par dessus le marché, on devrait peut-être faire un peu plus attention, voilà tout. Je dis que c'est bon pour les femmes riches de perdre leur enfant en route, comme elles perdent leur porte-monnaie ; mais que les pauvresses, comme toi, n'en ont pas le droit.

MARTHE, farouche, comme se parlant à elle-même descendant à droite.

C'est possible... mais il a bien fait de mourir, celui-là.

JACQUES, allant à elle.

Hein ? Quoi ? Il a bien fait de... Ah ça ! tu deviens folle, toi !

MARTHE, *vivement.*

Oui, c'est vrai, tu as raison, je deviens folle, je ne sais vraiment plus du tout ce que je dis. Il faut me pardonner, Jacques.

JACQUES.

Quoique je ne me conduise pas toujours très-bien, avec toi, tu sais si je t'aime, Marthe. Et bien ! je t'en prie, ne répète jamais ce que tu viens de dire-là, jamais tu m'entends... Et maintenant n'en parlons plus. (Descendant à gauche.) Il doit pas être loin de midi, hein?

MARTHE.

Non, et tu vas aller travailler, n'est-ce pas? mon Jacques (Allant à lui.). Voyons! jure-moi que tu ne retourneras pas boire, que tu vas bien à l'atelier.

JACQUES.

L'atelier. (Passant.) L'atelier! je ne peux plus y paraître.

MARTHE.

Comment! tu ne veux plus?..

JACQUES.

J'ai dit que je pouvais pas.

MARTHE.

Pourquoi? tu t'es disputé avec le patron?

JACQUES.

Si ce n'était que ça, je te dis que je peux plus, là!

MARTHE.

Mais tu me fais peur. Qu'est-ce qui s'est encore passé? Qu'est-ce qu'il y a, voyons?

JACQUES, gêné, passant vers la table et s'asseyant à gauche de la table.

Ya... Ya... Ya rien. (Brusquement il se verse un grand verre de vin sans boire.) Ou plutôt, si tiens, je voulais rien te dire, mais tu l'aurais toujours su. Regarde-moi bien, Marthe. Sais-tu ce que *c'est* que ton homme depuis hier ? Avant, c'était déjà un ivrogne, maintenant c'est mieux, c'est un voleur.

MARTHE, reculant.

Toi ! un voleur !

JACQUES, se levant.

Oui, moi, Allons ! laisse-moi te conter cette sale histoire-là, ça m'étrangle à la fin. Hier j'avais travaillé toute la journée ; le soir le patron me dit « Jacques, j'ai une facture de 200 francs à recevoir dans ton quartier, à Belleville. C'est pas la peine que je me dérange. Touche la somme en passant, tu me l'apporteras demain. » Me voilà parti avec ma facture, je me présente, j'encaisse, je mets les fonds dans ma poche : et houp ! je me dispose à rentrer ici. En chemin, qu'est-ce que je rencontre ? Ce mauvais gas de Louis Briard, tu sais.

MARTHE, descendant et portant la main à son cœur.

Lui ! Ah !

JACQUES.

Je le reçois d'abord assez froidement... Je l'ai toujours détesté, cette espèce de blanc bec... de typographe, qui ne travaille jamais et qu'a toujours de belles cravates de couleur et des jaunets dans sa poche. (Plus bas après avoir regardé Marthe.) Sans compter qu'il y a autre chose. (Haut.) Enfin... Donc, il veut me faire boire quelque chose. Je refuse, et, comme il insiste, pour me débarrasser de lui, je lui raconte l'affaire : que j'ai de l'argent dans ma poche qu'est

pas à moi et que je veux pas traîner avec. Lui, se met à rire : « Vous avez peur pour deux billets de cent francs.» Il paraît que c'est rien pour lui, « vous n'êtes donc pas un homme ! » Alors, il m'entortille tellement que je finis par accepter.

MARTHE.

Et alors ?...

JACQUES.

Alors je crois qu'il m'a saoulé exprès, ma parole ! y avait chez ce marchand de vin des amis à lui, des mauvais gas dans son genre qui jouaient des cent sous comme ça...

MARTHE, allant vers lui.

T'as perdu la tête et...

JACQUES.

Et je me suis mis à jouer, moi aussi. (Marthe tombe sur la chaise à droite de la table.) J'ai gagné d'abord, ça a fini de me griser et puis j'ai reperdu... perdu tout ce que j'avais, tiens, voilà ce qu'il me reste. (Il jette 2 sous sur la table.) Tu vois bien que je peux plus retourner à l'atelier.

Passant à droite et tombant sur la chaise.

MARTHE, se levant.

Et... c'est... ce monsieur... Briard, n'est-ce pas, qui t'a tout gagné.

JACQUES, relevant la tête.

Non, au contraire, faut pas mentir. Il me donnait de bons conseils, lui : « Vous obstinez donc pas, mon brave Jacques, vous n'avez pas la veine. Arrêtez-vous ? » (Se levant.) M'arrêter !... Est-ce que je pouvais ! Comme si j'aurais pas été aussi bien un voleur pour cent francs que pour deux cents !

MARTHE.

Qu'est-ce que nous allons devenir ? (Allant à lui.) Qu'est-ce que tu comptes faire?

JACQUES.

Est-ce que je sais! (Il la regarde, puis il va prendre sa casquette qui est au porte-manteau et se dirige vers la porte du fond. Je vais voir les camarades.... tâcher de leur emprunter, sans dire pourquoi.

MARTHE.

Et si tu ne trouves pas?

JACQUES, comme cloué à la porte du fond.

Si je trouve pas... si je trouve pas (Redescendant.) que veux-tu que je te dise, moi... Dans tous les cas n'aie pas peur, je te jure que je n'irai pas en prison.

MARTHE.

Tu te tueras, bien. Et moi je resterai toute seule. Ah! mon Dieu, mon Dieu, mais c'est épouvantable ce que tu as fait-là, Jacques.

JACQUES, se tournant vers elle.

Oui... et c'est pour ça que... Tiens, embrasse-moi; Marthe, et dis-moi que je ne te répugne pas trop, malgré tout.

MARTHE.

Moi! te mépriser!.. (Se jetant à son cou.) Ah! tu ne sais pas encore combien je t'aime, va ! (L'embrassant.) Mais c'est un grand malheur qui nous arrive... un grand malheur.

JACQUES, décidé.

Au revoir, je vais tâcher de trouver... Ce sera dur enfin ! Au revoir !

Jacques sort par le fond.

SCÈNE II

MARTHE, seule,

Elle redescend et tombe sur la chaise qui est à droite de la table, comme abêtie.

Allons! c'est la fin, il ne nous manquait plus que ça! Deux cents francs! Mon homme, un voleur! Oh! C'est qu'il n'y a pas à dire, il n'y a plus rien à vendre ici. (Se levant.) Il faut pourtant que je le sauve. Car il a raison, Jacques, c'est un peu de ma faute tout ce qui arrive. Si je n'avais pas tué notre enfant, avant qu'il ne vienne au monde, Jacques ne se serait pas mis à boire, et s'il n'avait pas bu!... Tant pis, j'ai bien fait. Oui, je l'ai tué, Jacques, et personne n'a rien à dire; une femme a toujours le droit de tomber n'est-ce pas? Je l'ai tué, parce que je ne voulais pas même te laisser voir un enfant qui n'était pas le tien!... Oh! ce Briard! toujours lui! Il sait se venger celui-là. Enfin, il ne s'agit pas de perdre la tête, je n'ai pas trop de temps... Voyons, voyons, qu'est-ce que je peux faire?.. Où vais-je aller d'abord? (Elle va au fond à droite vers le buffet, enlève son tablier qu'elle pose sur le buffet et va pour jeter sur ses épaules le fichu de laine qui est accroché au porte-manteau).

SCÈNE III

MARTHE, LOUIS.

La porte du fond s'ouvre doucement, Louis jette un coup d'œil furtif et entre. C'est un joli blond, veston de velours, cravate bleu tendre, petit chapeau melon qu'il garde sur la tête. Il s'approche de Marthe qui ne l'a pas entendu. Il a une cigarette à la bouche.

LOUIS.

Bonjour, mame Fayan.

MARTHE, se retournant ! un grand temps reculant.

Vous ! Toi ! ici.

LOUIS.

Oui moi ici. moi, Louis Briard ça t'étonne. (Lui tendant la main.) Tu vas bien, Madame.

MARTHE, reculant et retirant sa main.

Ah ! ne me touche pas... je te défends de me toucher.

LOUIS.

Que t'es bête ! est-ce que tu crois que je vas te manger...

MARTHE, médusée.

Qu'est-ce que tu veux encore ?

LOUIS, s'asseyant sur un coin de la table.

Faut que je te cause.

MARTHE, remontant vers le fond.

J'ai pas le temps. Mon mari est sorti il va rentrer d'un instant à l'autre... je vous dis que j'ai pas le temps.

LOUIS.

Oh ! tu sais... tu peux continuer à me tutoyer, je suis pas fier, moi.

MARTHE.

Vous allez partir, n'est-ce pas ?

LOUIS.

Pas avant de t'avoir dit ce que j'ai à te dire. voilà une demi-heure que je guette le départ de ton... Jacques, pour monter. Je ne file pas avant que nous ayons bavardé tous les deux.

MARTHE.

Alors dépêchez-vous, je suis pressée.

LOUIS.

T'impatiente pas, se sera pas long. (S'installant à califourchon sur une chaise.) Écoute, ma belle, nous étions bons amis avant ton mariage.

MARTHE.

Ah! taisez-vous, ne parlez pas de ça.

LOUIS.

Et de quoi veux-tu que je te parle. Ça te contrarie que je me souvienne toujours...

MARTHE.

Je te dis de te taire.

LOUIS, se levant et allant à elle.

Voyons! voyons... nous sommes là seuls, tous les deux, tu ne t'imagines pas me faire peur avec tes deux grands yeux effarouchés.

MARTHE.

Oh! je sais bien que vous ne reculez pas devant une femme, vous!

LOUIS.

Ce qui veut dire que je reculerais peut être devant un homme, pas vrai? Eh bien! tu sais, ça dépend de l'homme. En tout cas, t'es pas aimable, ma petite ... mais passons.

MARTHE, les bras croisés face au public.

Oh! oui, finissons-en vite.

LOUIS, se rasseyant à califourchon.

Depuis ton mariage, chaque fois que j'ai voulu monter ici tu m'as flanqué à la porte. Oh! mais là, carrément. Les premiers temps, j'ai cru que je t'oublierais. Et puis, t'avais une excuse : Nouvelle mariée, la lune de miel, est-ce que je sais, des balançoires, quoi. Donc je m'étais résigné à ne plus te voir. Et je te jure que ça m'a coûté. C'est pas pour te faire des compliments, ma belle, mais y en a pas beaucoup qui te vaillent, quand on t'a connue, toi, on te regrette.

MARTHE.

Que voulez-vous que ça me fasse?... Après?

LOUIS.

Après, c'est tout.

MARTHE.

Ah ! c'est tout ce que vous aviez à me dire ?

LOUIS.

Pas tout à fait pourtant. J'ai à te dire... pour terminer, que c'est très joli, les regrets, mais que ça ne me suffit pas ; j'ai à te dire, (Il se lève.) que voilà un an que tu joues à la femme honnête, à la vertu avec moi et que... j'en ai assez, voilà.

Allant à elle.

MARTHE.

Ainsi, vous oseriez.

LOUIS, il la regarde bien en face et s'incline, devant elle les mains dans ses poches.

Précisément.

MARTHE, *passant à gauche.*

Tiens ! tu es fou. Mais tu ne penses donc pas à une chose

LOUIS.

Laquelle ?

MARTHE.

C'est que je ne t'aime pas, moi....

LOUIS.

Bah ! ça reviendra.

MARTHE.

C'est que je ne t'ai jamais aimé.

LOUIS, *fat.*

Menteuse.

MARTHE, *s'emportant.*

Menteuse ! Ah ! non... Je ne mens pas, pour l'instant du moins, et je te jure bien que je te hais, que je te méprise profondément.

LOUIS.

Ah ! c'est comme ça. Eh bien ! tant pis, ma belle. Déteste-moi si tu veux, j'en suis fâché, mais je t'aime, moi, je t'aime plus que jamais, et ça suffit.

MARTHE, *très fort.*

Tu crois, toi. Tu te trompes joliment. Tu ne sais pas encore à qui tu as affaire. Je te réponds bien que tu ne m'en imposes plus maintenant et que je ne suis plus la petite fille à qui tu faisais peur. Car, vois-tu, je peux bien te le dire, en fait d'amour, c'est la seule impression que tu m'aies faite : tu m'as fait peur, avec ton mauvais regard et ton ricanement louche ; tu m'as fait peur et c'est comme ça que tu m'as prise.

LOUIS, ricanant.

Oh ! prise, tu savais ce que tu faisais, ma petite.

MARTHE.

Il n'y a qu'une façon de prendre une jeune fille de force. Il y a le viol... sans violence, plus dangereux que l'autre et c'est celui-là que tu pratiques, toi !

LOUIS.

C'est bon. Assez causé. Je fais ce que je veux, et même toujours ce que je veux, rappelle-toi ça.

MARTHE, allant à gauche de la table.

En attendant, tu vas t'en aller.

LOUIS, allant vers elle.

Allons donc !

MARTHE.

Je te dis que tu vas t'en aller, où sans ça....

Elle va à la porte du fond.

LOUIS, descendant à gauche.

Sans ça ?

MARTHE, du fond.

Jacques va rentrer, je lui raconte ce que tu viens faire ici, et tu sais, lui, il est de taille à te casser les reins.

LOUIS.

C'est possible. Mais tu ne feras pas ça.

MARTHE, descendant à droite.

Et qui donc m'en empêcherait ?

LOUIS, allant à elle.

Toi-même parbleu ! il y a des choses qu'on n'avoue pas et je jure bien que tu ne lui diras pas tout à ton homme.

MARTHE.

Et moi, je jure bien que si. Tu ne me connais pas encore, toi. Il me tuerait ! Qu'est-ce que ça me fait à moi maintenant. Oh : je suis bien décidée va. Pousse-moi à bout et je lui raconterai toute notre histoire et s'il m'étrangle, je m'en irai soulagée au moins. Je lui dirai comment tu m'as eue, un soir, en m'entraînant à un bal, où tu m'as grisée. (Louis lève l'épaule.) Et cela, un mois avant mon mariage avec lui qui était ton camarade, ton ami presque, (Louis va s'asseoir d'un air ennuyé sur la chaise qui est à droite de la table.) lui que j'aimais et que j'aime encore. Je lui dirai aussi, que si je n'ai pas eû le courage de lui avouer notre crime tout de suite, c'est qu'il m'aimait trop, et que cet aveu là l'aurait tué. Et après... après, il fera de moi ce qu'il voudra, je m'en moque.

LOUIS.

En effet, tu es une femme forte.

(Il se lève).

MARTHE.

Plus encore que tu ne penses, va ! Tiens, une chose : Tu as dû savoir que j'étais enceinte il y a six mois.

LOUIS, se levant.

Oui, j'ai rencontré Jacques, qui faisait son gaillard...

MARTHE, sombre.

C'était pas de Jacques. C'était de toi.

LOUIS, stupéfait.

Ah bah ! (Se remettant, très calme, passant à droite.) Après tout, c'est possible.

MARTHE.

C'était de toi! et ça t'explique, n'est-ce pas, le « malheur » qui m'est arrivé. Mon Dieu, oui, je suis tombée, en allant faire mes provisions, tout simplement. Pas de chance, hein? J'ai même été très malade, j'ai failli en mourir, mais.... le petit en est bien mort, lui.

LOUIS, menrçant.

Comment! tu m'avoues à moi, que tu m'as tué mon enfant. (Éclatant de rire.) Ma parole! j'allais me prendre au sérieux comme papa, ce serait trop bête. Mais, c'est égal, c'est tout de même pas très beau ce que t'a fait là.... mame la pimbèche.

MARTHE, descendant à gauche.

Quoi! ce n'était qu'un crime de plus. Et si je te dis là des choses...que je n'aurais pas besoin de te dire, si je t'avoue, que, mère, je n'ai pas voulu voir mon enfant, c'est pour bien te montrer combien j'aime Jacques et combien j'ai horreur de toi.

LOUIS.

Pristi, oui, tu l'aimes, ton... Jacques.

MARTHE.

N'est-ce pas? Tu vois bien que tu n'as plus rien à faire ici et qu'il faut t'en aller.

LOUIS.

Attends donc. Puisque tu l'aimes tant que ça, ton homme, eh! bien! (Mouvement de Marthe.) c'est pas pour te faire des menaces, t'as peut-être tort de me mettre à la porte. Tu ne m'as rien laissé te dire, et ... c'est un peu pour te causer de lui que j'étais venu.

2

MARTHE.

Qu'est-ce que tu as à me dire sur Jacques.

LOUIS, froidement, s'asseyant.

Oh ! pas grand'chose... que si, aujourd'hui même, vous n'avez pas trouvé deux cents francs, il sera flanqué en prison pour vol, rien que ça.

MARTHE.

Je le sais.

LOUIS, surpris, se levant.

Ah ! il te l'a dit. Il paraît qu'il est plus franc que toi, lui.

MARTHE.

Oui. Mais ce qu'il ne m'a pas dit, ce qu'il ne devine pas, c'est que tu savais ce que tu faisais quand tu l'as emmené chez ce marchand de vin.

LOUIS, bonhomme.

Ma foi, non, ma belle. Pour cette fois, tu te trompes, c'est lui qui a tenu à jouer quand même. Et la preuve que je ne suis pour rien, c'est que j'étais tout disposé à vous rendre un petit service. Mais du moment où tu me reçois comme ça, c'est bon, n'en parlons plus, je m'en vais.

Il se dirige vers la porte.

MARTHE, le rappelant.

Attendez !

LOUIS, se retournant.

Quoi ! (Descendant.) Ça t'étonne, sans doute, que je ne sois pas au fond, aussi mauvais que j'en ai l'air.

MARTHE, très ingénument.

Comment ! vous nous aideriez ! Vous êtes donc riche maintenant !

LOUIS, sortant un petit calepin de sa poche et en tirant deux billets de cent francs.

Un peu, oui. Je me range, je fais des économies depuis quelques mois. Enfin, on a toujours deux cents francs à prêter à des amis... dans l'embarras.

MARTHE, allant vers lui, vivement.

C'est vrai, dites, que vous feriez ça, que vous nous sauveriez ? Ah ! ce serait bien. Il faut oublier ce que je vous ai dit. J'étais si malheureuse, voyez-vous, de voir mon pauvre Jacques souffrir, que je ne savais plus du tout ce que je disais. C'est que vous comprenez bien, il se serait tué, je le connais; c'est la loyauté même au fond, il a fallu ce moment de folie, que vous vouliez empêcher, vous, pour lui faire oublier que cet argent ne lui appartenait pas. Quel bonheur tout de même que vous soyez venu ! Oh ! soyez tranquille, nous vous rendrons ça bientôt, allez. Jacques va se remettre au travail. Ah ! c'est beau ce que vous faites-là. Je ne sais vraiment pas comment vous remercier.

LOUIS, gouailleur.

Dis donc pas de bêtise !

MARTHE, reculant et très ingénument.

Hein ? quoi ! vous ne voulez plus maintenant.

LOUIS, ricanant.

Prêter deux cents francs à ton homme qui m'a toujours un peu regardé de travers et que je hais, moi ! Ah ! non, jamais, par exemple, ce serait trop bête. (S'approchant d'elle et dans le cou.) A toi, oui.

MARTHE, le plus ingénument possible.

Mais, je les lui donnerai, moi. Ce sera toujours la même chose.

LOUIS.

Pas pour moi. Tiens, parlons pas de générosité, de remerciements et du reste, ça me gêne. Voilà deux jolis billets dont t'as absolument besoin. Pourquoi ? je n'en sais rien, je veux pas le savoir, seulement, t'en as absolument besoin. Eh ! bien ! ils sont à toi. (Plus bas et lui prenant la taille.)... si tu veux être gentille.

MARTHE, passant à droite.

Lâche ! Lâche ! j'aurais dû m'en douter.

LOUIS.

Le fait est que t'as mis le temps à comprendre que j'étais pas assez naïf pour faire de la générosité avec une femme comme toi, qui me dit qu'elle me déteste.

MARTHE, avec force.

Oh ! maintenant c'est encore mieux, tu me dégoutes !

LOUIS.

Pourquoi ? Tu m'as parlé carrément, je fais comme toi.

MARTHE.

C'est bon. Va-t-en !

LOUIS, allant à petits pas vers la porte.

C'est ce qu'on fait madame (S'arrêtant.) Mais tout ça n'empêchera pas ton Jacques d'être pincé, va ! Car quoiqu'il dise, on y regarde à deux fois avant de se supprimer, et on le condamnera pour abus de confiance. Oh ! pas bien fort : deux ou trois ans à peine, y a des circonstances atténuantes. En sortant de Mazas...

MARTHE, allant vers lui, furieuse.

Tu vas te taire, à la fin ! (Louis recule d'un pas.

LOUIS, toujours très calme.

En sortant de Mazas, naturellement la misère en plein. Plus de travail. Les patrons n'ont pas trop d'ouvrage pour les honnêtes gens, c'est pas pour en donner aux... aux autres. Ah ! c'est pas tout rose l'avenir, pour toi, ma petite, je te plains. Allons! bonsoir, (Revenant vers elle et très insinuant.) si t'avais voulu pourtant. (Marthe passe à gauche avec un geste de dégoût, Louis est arrivé près de la porte. Il se retourne les deux billets toujours dans ses doigts.) Une dernière fois, veux-tu ou veux-tu pas?

MARTHE, après un grand temps.

Donne !

LOUIS, descendant vers elle et lui donnant les billets.

A la bonne heure, donc.

Il va fermer la porte à clef.

MARTHE.

C'est du propre ! Enfin !...

LOUIS, il jette son chapeau sur la chaise qui est à gauche de la porte du fond et descendant il prend Marthe par la taille et l'embrasse.

Je savais bien que t'étais une femme raisonnable au fond.

MARTHE, passant à droite.

Ah !... laisse-moi.

LOUIS, la poursuivant.

Qu'est-ce que t'as.

MARTHE.

Laisse-moi donc un peu, je te dis. (On frappe à la porte, elle se précipite au fond, met la main sur la serrure et à mi-voix)..! Jacques ! c'est Jacques !

LOUIS, reculant à gauche, avant-scène.

Fichtre !

MARTHE, indiquant la porte du cabinet à droite.

Entre-là.

LOUIS, passant à droite.

Fais-le filer ; et vite, hein ?

Marthe, sans répondre, lui fait signe de se dépêcher de se cacher et ouvre la porte d'entrée.

SCÈNE IV

MARTHE, JACQUES.

JACQUES, sur le pas de la porte très sombre.

Tu t'enfermes, toi, maintenant.

MARTHE, troublée.

Moi ! je ne sais pas... Ah! oui, c'est vrai, je suis sortie... et... en remontant.

JACQUES, descendant à gauche après avoir jeté sa casquette sur le buffet.

T'as donc peur des voleurs ! Pour ce qu'il y a à prendre ici ! (Se laissant tomber sur la chaise qui est à droite de la table.) A propos, tu sais, j'ai rien trouvé.

MARTHE.

Ah ! Eh bien ! j'ai été plus heureuse que toi, Jacques.

JACQUES.

Qu'est-ce que tu me chantes ?

MARTHE, souriant avec effort.

Je chante que t'es sauvé et que mon Jacques, qui est un honnête homme, après tout, ne sera pas pris comme un voleur.

JACQUES.

T'as trouvé deux cents francs, toi ?

MARTHE, lui donnant les billets.

Tiens !

JACQUES.

Ah ! tonnerre de chien ! quelle brave petite femme tu fais ! Y a encore que vous autres, vois-tu, pour être malines. Voilà une heure que je cours auprès de tous les amis, sans pouvoir trouver un sou. Aussi, c'était fini, je venais t'embrasser et puis... bonsoir !... Je te jure que ça n'aurait pas traîné. Ah ! bon sang ! que je suis heureux ! (Lui prenant les deux mains.) Comme je vais travailler de bon cœur, à présent ! La bonne bouffée d'air ! Ah ça, viens que je t'embrasse !

MARTHE, l'embrassant.

Mon Jacques !

JACQUES.

Quand je pense que je me conduis comme un vaurien avec toi et que le jour où j'ai besoin d'un vrai camarade, y a encore que toi. Mais comment que t'as fait ? Voyons, explique-moi ça.

Il la prend sur ses genoux.

MARTHE, gênée.

Oh ! mon Dieu, c'est bien simple, va. Figure-toi que je me creusais la tête pour trouver ces deux malheureux billets de cent francs, j'étais allée chez ma patronne livrer mon ouvrage ; et dame, tu comprends, j'avais pleuré, j'avais les yeux un peu rouges. (Jacques à ces derniers mots a repoussé sa femme, s'est levé de sa chaise et regarde Marthe longuement sans parler.) Qu'est-ce que t'as ?

JACQUES, très sombre.

Moi? rien. (Un temps.) T'es drôlement peignée aujourd'hui. (Descendant à gauche.) J'ai rien, va, continue.

MARTHE, très embarrassée.

Naturellement ma patronne me demande ce que j'ai..... où j'ai été chercher cette mine-là, si tu me rendais malheureuse. Oh! non, que je lui dis, seulement, figurez-vous que c'est un grand malheur qui m'arrive. Hier, mon mari m'avait donné deux cents francs, des économies, vous comprenez, si jamais on tombait malade, et moi, j'ai perdu mon porte-monnaie avec les deux cents francs, de sorte que j'ose plus rentrer chez nous.

JACQUES, très sombre.

Et alors?

MARTHE, de plus en plus gênée.

Alors, comme elle me voyait si triste, et comme elle m'aime beaucoup... eh bien! elle m'a prêté ces deux cents francs. (Vivement à lui) Mais tu me fais causer là, tu n'as pas de temps à perdre. Jacques il ne faut pas qu'on te soupçonne... reporte vite l'argent, ça vaut mieux, vois-tu.

JACQUES, passant à droite.

Attends donc, ça presse pas tant. Tu dis donc qu'elle t'a prêté deux cents francs comme ça, ta patronne, sans t'en demander plus long.

MARTHE.

Mais sans doute. Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant là-dedans, elle me connaît bien peut-être.

JACQUES, serrant violemment la main de Marthe.

Tu mens. T'as pas été chez ta patronne, puisque... puisque j'en viens, moi, ne sachant plus quoi

faire et que je lui ai demandé cette avance pour toi. Même qu'elle m'a joliment flanqué à la porte, cette brave femme ! en me disant que nos histoires ne la regardaient pas et qu'elle n'avait pas d'argent à prêter à des misérables comme nous, t'entends. T'as pas été chez ta patronne. Où que t'as eu cet argent-là ?

MARTHE, baissant les yeux.

Jacques !

JACQUES.

Y a pas de Jacques qui tienne. Où qu'tas eu cet argent-là ?

MARTHE.

Oh ! je te jure...

JACQUES.

Il ne s'agit pas de me jurer, il s'agit de me répondre, où qu't'as eu cet argent !

MARTHE.

Eh bien ! oui, t'as raison. J'ai menti, je voulais pas te dire. C'est un de tes... camarades qui a su ton histoire et qui m'a apporté ça tout de suite.

JACQUES.

Ah ! Et comment qu'il se nomme ce camarade-là.

MARTHE.

Ne t'emporte pas, je sais que tu ne l'aimes pas beaucoup.

JACQUES.

Qui c'est ?

MARTHE.

Louis Briard.

JACQUES.

Lui ! Ah bon sang ! j'aurais dû m'en douter. Et

tu crois que je vais avaler ça moi. Je le connais, le gas, c'est pas un bonhomme à donner son argent pour rien, il t'a fait la cour dans le temps, (Geste de dénégation de Marthe.) je l'ai su. Et c'est lui!... Ah! bon Dieu! quelle saleté avez-vous faite ensemble pour qu'il te paie si cher que ça, dis ?

De sa main gauche il lui prend le poignet gauche et de sa droite, lui saisissant l'épaule gauche, il la force à s'agenouiller devant lui.

MARTHE.

Jacques! sur ce que j'ai de plus sacré au monde...

JACQUES, il la rejette.

Tais-toi. Ne me fais pas d'histoire. C'est pas la peine, d'ailleurs... j'y croirais pas! (S'affalant sur la chaise à gauche de la table.) Eh! bien il ne manquait plus que ça. Nous sommes quelque chose de propre tous les deux : Moi, un voleur, elle, une catin! (Marthe se relève brusquement.) Oh! (Il se met à pleurer, puis se redressant.) Si tu crois que ça va se passer comme ça!... Et d'abord ton argent, tiens, voilà le cas que j'en fais de ton argent qui pue! (Il saisit les billets qu'il froisse.)

MARTHE.

Jacques! je t'en supplie, écoute-moi.

Jacques va vers le poële allumé, y jette les billets, et apercevant le chapeau de Louis resté sur la chaise, il saute dessus comme un fou.

JACQUES.

Tonnerre de Dieu! il est encore là, lui, eh bien! nous allons rire.

Jacques court vers la porte du cabinet, Marthe s'y jette avant lui.

MARTHE.

Tu ne passeras pas.

JACQUES.

Ah! t'as vu ça toi. Attends un peu. Je vas te l'arranger moi, ton monsieur, qui se permet de payer à ma femme ce que je vole à mon patron.

MARTHE.

Tu ne passeras pas.

JACQUES, rejetant Marthe de côté.

Allons donc !

SCÈNE V

LES MÊMES, LOUIS.

La porte du cabinet s'ouvre, Louis paraît sur le seuil.

JACQUES.

Ah ! te voilà, toi. A nous deux.

Il se jette sur Louis et en le bousculant le force à s'asseoir sur la chaise de droite.

LOUIS.

Quand t'auras fini de faire le méchant ?

JACQUES.

Je veux te tuer.

MARTHE, s'accrochant à son mari.

Jacques !

JACQUES.

Oh ! n'aie pas peur. Nous y passerons tous ; toi et moi. Mais c'est à l'amant à y passer le premier.

LOUIS.

C'est une façon commode de payer ses dettes.

JACQUES, le lâchant.

Hein ! Quoi !

LOUIS.

Dame ! rends-moi mes deux cents francs ! Il sera temps de se battre après, si tu veux.

Il se met en position de boxe.

JACQUES, ricanant.

Tes 200 francs ! Tes 200 francs ! Ah ! oui, c'est vrai, il paraît qu'il y a quelqu'un ici à qui t'as donné deux cents francs. Eh ! bien ils sont loin s'ils brûlent toujours ! (A Louis. As-tu autre chose à réclamer?

MARTHE, s'approchant de Jacques.

Jacques ! encore une fois, je veux que tu m'écoutes. Je te dis que je ne suis pas ce que tu penses ! Oh ! par pitié. Elle se jette à ses genoux.

JACQUES.

Tiens ! au fait, t'as raison. Des êtres comme vous... (A Louis.) Il paraît que je te dois quelque chose à toi, eh bien, tiens, (Il lui jette sa femme dans les bras.) paie-toi, canaille... quant à moi, je sais ce qui me reste à faire, (Il prend un couteau sur la table.) et puisque tu l'aimes, eh bien !

Il va pour se tuer près de la porte du fond.

MARTHE, arrachant le couteau des mains de Jacques.

Ah ! je l'aime !... je l'aime !... Eh bien, tiens, si je l'aime.

Elle frappe Briard qui tombe.

JACQUES.

Ah !

MARTHE, se tournant vers Jacques.

Est-ce que je l'aime, dis !

JACQUES, lui tendant les bras.

Oh ! ma femme ! ma femme !

MARTHE, se précipitant dans les bras de son mari.

Mon Jacques !

RIDEAU

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

DRAMES (Format grand in-18 jésus)

fr. c.

PIERRE BERTON
Bel'e Marseillaise, actes . . . . 2 »

. DE BOMPAR & H. DUCHEZ
pionne, 5 actes . . 2 »
ifice ! 5 actes. . . 2 »

NIS-CHARANCLE
trage, 1 acte. . . 1 »

UG. BOURGEOIS
une ! 1 acte. . . . 1 50
iag· d'argen', 1 a. 1 50
endu, 1 acte . . . 1 50
Te tament, 1 acte . 1 50

R. BRINGER & G. RENNES
Bâtard Rouge, 5 a. 2 »

G. CHAMPAGNE
Martyrs de Strasbourg, 5 actes. . . . 2 »

PAUL CHARTON
nt l'Ennemi ! 5 a.. 2 »

ENRI CRISAFULLI
Falaise de Penmarck, 5 actes . . . 2 »
Postillons de Fougerolles, 5 actes. . . 2 »

P. DECOURCELLE
Deux Gosses, 8 tabl. 2 »

P. DECOURCELLE & ROUGET
Bai'lonnée, 8 tabl.. 2 »

P. DECOURCELLE & RZEWUSKI
Mystères de Saint-Pétersbourg, 5 actes. 2 »

HENRI DEMESSE
Drame de Charmettes, 6 tableaux . . . 2 »
Mères rivales, 5 a. 2 »

A. D'ENNERY & J. BRÉSIL
na, 5 actes . . . . 2 »

A. D'ENNERY & E. CORMON
Cause célèbre, 6 t. 2 »
Deux Orphelines, actes. . . . . . . 2 »

A. D'ENNERY & E. TARBÉ
rtyre ! 5 actes . . . 2 »

L. DESCAVES
Cage, 1 acte. . . . 1 50

L. DESCAVES & G. DARIEN
Chapons, 1 acte. . 1 50

EORGES DOCQUOIS
rès l'Opéra, 2 actes, tableaux 1 50

MAURICE DRACK

fr. c.

FONTANES
Le Porteur aux Halles, 5 actes . . . . 2 »

FONTANES & DECORI
La Fille du garde-chasse, 5 actes. . . . 2 »

AUG. FOUGERAY
Le Châtiment, 1 acte. 1 50
Le Droit à la vie, 2 a. 1 50

PAUL GAVAULT
Le frisson de l'Aigle, 5 actes, 6 tableaux . 2 »

PHILIPPE GILLE & W. BUSNACH
Robert Macaire, 4 a. . 2 »

J. GRAVE
Responsabilités ! 4 actes. 2 »

G. GRILLET
Les Pantins, 3 actes. . 2 »
Les Pierrots, 5 actes. . 2 »

E. GUGENHEIM & G. LE FAURE
Jean la Cocarde, 5 act. 2 »

GASTON HIRSCH
En Grève, 5 actes. . . 2 »

HENRIK IBSEN
Une Maison de Poupée, 3 a. (Trad. A. Savine). 2 »
Les Revenants, 3 actes, (trad. R. Darzens). . 2 »

G. DE LABRUYÈRE
Le Retour de l'Aigle, 1 acte. 1 50

H. LAFONTAINE & G. RICHARD
Pierre Gendron, 3 a. . 2 »

CAMILLE LEMONNIER A. BAHIER & J. DUBOIS
Un Mâle, 4 actes . . . 2 »

H. R. LENORMAND
La Folie blanche, 2 a. 1 50

P. MAHALIN & L. PÉRICAUD
La Belle Limonadière, 5 actes. . . . . . . 2 »

GASTON MAROT
Augereau, 5 actes. . . 2 »
La Casquette au père Bugeaud, 5 actes . . 2 »
Casse-Museau, 5 actes. 2 »
Kléber, 5 actes . . . . 2 »
La Petite Mionne, 5 a. 2 »

GASTON MAROT & L. PÉRICAUD
Les Français au Tonkin, 5 actes. . . . . 2 »
Jack l'Éventreur, 5 a . 2 »
La Mère la Victoire, 5 a. 2 »
Le Père Chasselas, 5 a. 2 »

JULES MARY
Fée Printemps. 5 act . 2 »
La Pocharde, 5 actes . 2 »

JULES MARY & G. GRISIER
Maître d'armes, 5 a. .
Le Régiment, 3 actes .
Roger-la-Honte, 5 act..

JULES MARY & E. ROCHAR
Les Dernières Cartouches, 5 actes . . . . .

A. MAUJAN
Jacques Bonhomme, 5 a.

ÉMILE MAX
Les Cambrioleurs, 5 a..
Carmagnol, 5 actes . .
Jacques Fayan, 1 acte .
Serment d'ivrogne, 1 a.

X. DE MONTÉP
La Femme de Paillasse, 6 actes. . . . . . .
La Maison du Mari, 5 a.

X. DE MONTEPI J. DORNAY
La Marchande de Fleurs, 5 actes . .
La Policière, 6 tabl.. .
La Porteuse de Pain, 5 a.

PARKER & JAC
La Main de Singe, 3 tab.

EDOUARD PHIL
Casque en fer, 5 actes.
La Petite Duchesse, 5 a.

M. POTTECHE
La Reine Violante, 3 a.

CH. RAYMON
La Faim, 1 acte. . . .

G. RENNES & L. VI
Victime ! 5 actes. . . .

GEORGES RICH
Les Enfants, 3 actes. .

G. RIVOLLET
Alkestis, 4 actes. . .
Les Phéniciennes, 4 a.

A. ROUQUÈS
La Première salve, 1 a.

JEAN SIGAU
Le Paysan, 1 acte. . .

A. SILVESTRE G. MAILLAR
La Tési, 4 actes. . . .

MARC SONA
La Dinette, 1 acte. . .

L. TRÉZÉNIE
La Françoise, 1 acte. .

EM. VEYRIN
Frêle et forte, 1 acte .
La Pâque Socialiste, 5 a.

V. DE L'ISLE-A
L'Évasion, 1 acte.. . .
La révolte, 1 acte. . .

H. DE ZUYLEN NYEVELT
La Mascarade inter-

